

Comment Véronique a démoli sa voiture

Isabelle Laramée

Number 100, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14414ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laramée, I. (2004). Comment Véronique a démoli sa voiture. *Moebius*, (100), 45–48.

ISABELLE LARAMÉE

Comment Véronique a démoli sa voiture

Sait-on jamais comment surviennent ces événements? Pourquoi? Quelles en sont les causes véritables? Qui pourrait prétendre les énumérer aussi bien qu'on en donne le lieu, la date et l'heure? Quelle autorité occulte préside l'énigmatique rendez-vous du destin, du hasard, des circonstances et des acteurs? Est-ce plutôt une puissance nouvelle dont on est parfois doté qui permet de rompre la banalité et de découvrir enfin l'univers là où on n'avait vu que quelques tristes instants de réalité?

Qu'arrive-t-il d'autre qu'un débordement d'âme tout à coup, un jaillissement immodéré, un trop-plein de force vitale lancé à la poursuite de l'impossible? L'âme s'accommode si mal des conditions de l'existence spatiotemporelle que c'est de la façon la plus directe, ne répondant qu'aux seules lois de l'invisible, qu'elle tente de supplanter l'imédiat pour voler vers l'absolu.

Mais ce pourrait être le corps aussi, en un moment de dissidence, autonome soudain, réduit à l'instinct facile, à l'automatisme, qui agit en laissant à la raison le soin d'assumer les conséquences d'un inévitable faux mouvement. Sans doute faut-il alors au moins que la raison ferme les yeux et prête son inavouable complicité pour satisfaire une curiosité indue de ce qui n'est jamais de son ressort, ou qu'elle se conteste elle-même, par acquit de conscience, pour toutes les fois où elle aura bafoué le désir au nom de la lucidité.

Sait-on jamais quelle part de soi-même prétend parfois décider au nom de l'être tout entier?

«Et le cœur?» dira-t-on en évoquant les plus nobles sentiments, la générosité la plus désintéressée et les plus beaux exploits du genre humain; comme si le cœur n'était pas capable aussi d'un égoïsme sans mélange, qu'on appelle

encore amour, lorsqu'il prend toute la place, exaspéré, qu'il bat plus fort pour se libérer de sa prison de chair et précipiter les éternels instants de l'attente avant l'euphorie; lorsqu'il use de machinations de toutes sortes, intrigues, stratagèmes et supercheries, pour défier le destin qu'il trouve trop peu généreux; ou lorsqu'il se transforme en tornade dévastatrice parce qu'il a cru reconnaître, évadé de son jardin secret, l'idéal qu'il avait lui-même engendré. Le cœur a toujours le bon prétexte. On sourit alors comme devant une brise rafraîchissante, un innocent caprice, une fantaisie sans conséquence, on sourit sans compter les risques et les ravages parce que l'amour appelle toutes les indulgences.

Quel verbiage! Le produit de plusieurs siècles de culture: tout un discours pour tromper l'angoisse de l'ignorance, qu'on utilise encore aujourd'hui, par puritanisme sans doute, pour éviter le sujet trivial d'une montée d'hormones. Remballons donc toute la mythologie, rendons à l'obscurantisme tous les Cupidon, Vénus et Aphrodite et reconnaissons bien ce qui se produit au moment de l'œstrus. Il suffit alors que les sens soient sollicités, à la vue par exemple d'un être apparemment compatible, pour que l'hypothalamus insidieusement dicte les gestes du rituel amoureux. Et si les surrénales s'en mêlent et bientôt le parasympathique, c'est l'organisme tout entier, le système cardiovasculaire, les nerfs, les glandes, les muscles et les muqueuses qui se préparent au coït souhaité, aussi improbable soit-il.

Une pensée à caractère sexuel toutes les douze secondes: l'obsession normale du désir, l'instinct de reproduction. L'inconscient est une verte prairie où les lapins pullulent, batifolent et copulent sans arrêt. Au moment le moins opportun, une rondeur de chair apparaît, une fesse s'impose, insolente, puis disparaît, et revient plus précise avec un mouvement cadencé. Il suffit d'une fraction de seconde pour que le vernis craque. L'individu hautement civilisé, raffiné, aseptisé, gonflé d'orgueil, de science et de sagesse, s'écroule devant l'évidence ultime: l'humain est un primate qui, en général, ne copule ni ne se masturbe en public.

Mais pourquoi faut-il qu'un neurone se brise parfois sous la tension, libérant tout à coup l'indomptable bête qui saisit toutes les occasions favorables comme la dernière et s'amuse dangereusement d'une liberté qu'elle croit absolue, jusqu'à ce qu'une irréparable bévue l'écarte définitivement de son objectif?

Tout devrait s'expliquer. Tout s'explique. Pourtant le déterminisme le plus convaincu fait encore acte de foi en comparant les fins rouages du comportement humain aux principes de la biochimie, comme si l'éther de la conscience pouvait être confronté à la masse blanchâtre et sanguinolente d'un cerveau disséqué.

Vanité! Malheureuse recherche qui s'effectue en atmosphère contrôlée. La vérité révélée à la lumière crue d'un laboratoire n'est-elle pas toujours suspecte? Il faudrait retourner sur le terrain, cueillir toutes les données possibles, connaître le caractère, le passé et les déterminismes culturels des acteurs, ramasser jusqu'au moindre indice pour mener une enquête rigoureuse sur tout ce qui aurait pu influencer le cours de l'événement; parce que seule une vision globale, qui tiendrait compte jusqu'au détail de la formidable complexité de la réalité, qui admettrait l'illogisme et la déraison des rapports humains, pourrait permettre une hypothèse recevable. Le risque est grand cependant qu'en privilégiant certaines données au profit d'une séduisante cohérence, et négligeant l'invraisemblable qui porte peut-être le germe de la connaissance, les conclusions ne soient que le produit des préjugés les plus répandus. Si personne ne sait ce qu'est l'amour, tout le monde en a bien une idée.

D'ailleurs ces dernières décennies ont marqué une étape importante dans la recherche sur l'amour, mais la rigueur acharnée des spécialistes, malgré leur bonne volonté, a plongé les affaires de cœur dans une des pires crises de son histoire. Voudrait-on nier qu'un progrès significatif a été accompli lorsque, par un assouplissement de la morale, les tabous ont pu être dénoncés, et le rituel amoureux enfin révélé comme la simple mécanique d'un sentiment dénaturé, on dira que, hélas, l'amour, ainsi rendu à sa spontanéité première, reste à réinventer.

L'astrologie alors? Le magnétisme? La numérogie? Et toutes les méta ou para sciences qu'on écarte d'emblée pour porter plus haut encore le flambeau d'un scepticisme éclairé? Peut-on affirmer sans réserve que jamais l'autorité scientifique ne devra s'agenouiller de tout son poids devant ces domaines occultes et avouer humblement son impuissance à saisir parfaitement la nature humaine?

Et la lune? Elle avait brillé si fort et si ronde la nuit précédente qu'elle avait répandu son sable chaud jusque dans le lit de Véronique. Les draps, irrémédiablement fripés, tourmentaient sa peau nue, glissaient en longs plis le long de son corps, remontaient jusqu'à son cou, traînant comme une caresse l'image de ce bel inconnu qui attend l'autobus tous les matins au même arrêt. Du creux de sa poitrine, Véronique pouvait entendre une marche militaire appelant à l'assaut les troupes désespérées. Demain. Demain matin. S'il peut y avoir un lendemain, du soleil, la rue, l'arrêt d'autobus. Courage! Il sera là à attendre, debout sur ses grandes jambes, ébloui, souriant presque. Il faudra tenter quelque chose. Il passe tendrement la main dans ses cheveux. Si le matin peut venir! Le désir est plus fort que le sommeil. Ne plus bouger, ne plus sentir ni la chaleur, ni le contact des draps, ni la brise tiède. Dormir d'abord, puis le voir, de plus près, plus longtemps...

* * *

Qu'est-il arrivé, Véronique?

— Je sais pas. Je l'ai vu, lui, après j'étais sans connaissance. On m'a dit que le feu était rouge et que ma voiture est une perte totale. J'ai la clavicule et trois côtes fracturées, avec perforation du poumon. J'en ai pour plusieurs semaines, mais je crois que mon plâtre va craquer bien avant pour le beau gars de la chambre d'à côté.